

liers, qui s'étaient offerts d'eux-mêmes, qui connaissaient mieux que personne le pays, et qui trouvaient, suivant l'opinion publique, l'occasion de réparer leur faute, et peut-être de venger leurs injures particulières.

Ils partirent de Québec en 1682, avec deux vaisseaux, assez mal équipés pourtant, et allèrent droit au premier fort des Anglais ; mais ils les y trouvèrent si bien retranchés qu'ils n'osèrent les attaquer. Ils rangèrent la côte occidentale, cherchant un poste où ils pussent établir avantageusement la traite des pelleteries, et le 26 Août, ils entrèrent dans le port *Nelson*, où se déchargent par la même embouchure deux rivières considérables, dont l'une avait été nommée rivière *Bourbon*, par le capitaine d'un vaisseau français, qui y avait hiverné en 1675, et l'autre fut appelée alors, par Desgroseilliers, rivière *Ste. Thérèse*, du nom de sa femme, sœur de Radisson.

A peine Desgroseilliers et son beau-frère étaient-ils sur les bords de la rivière *Ste. Thérèse*, qu'ils y virent arriver une barque de Boston, et ensuite un navire anglais, dont le commandant les somma de se retirer du pays. Il aurait fallu obéir, si ce navire n'eût pas été presque aussitôt brisé par les glaces.— Le commandant et ses gens eurent assez de peine à se sauver sur ces mêmes glaces, et loin d'être en état de faire la loi à leurs rivaux, ils se trouvèrent réduits à leur demander l'hospitalité. On leur fournit des vivres et on leur permit de construire des cabanes sur les bords de la rivière *Bourbon*, en tirant de leur commandant une promesse par écrit qu'il ne s'y fortifierait point, et qu'il ne ferait aucun acte qui pût préjudicier aux droits du roi de France.

Il y a apparence que cette promesse fut mal gardée ; du moins est-il certain que la mésintelligence se mit bientôt entre les Français et les Anglais ; car ces derniers, quoique beaucoup plus nombreux, furent tous faits prisonniers. Il paraît qu'ayant tenté d'abord inutilement de surprendre les Français, ils furent eux-mêmes surpris ensuite, lorsqu'ils n'étaient pas sur leurs gardes, ou même lorsqu'ils étaient tous enivrés, comme il est marqué dans la relation du sieur JÉRÉMIE, qui eut, quelques années après, un commandement dans ces contrées.

Quoiqu'il en soit, les Français se trouvèrent bientôt embarrassés d'un si grand nombre de prisonniers, d'autant plus que les vivres commençaient à leur manquer : aussi dès que la saison permit de se mettre en mer, ils embarquèrent une partie des Anglais sur un de leurs vaisseaux, en leur permettant d'aller où bon leur semblerait ; partirent eux-mêmes, avec le reste de leurs prisonniers, sur leur autre vaisseau et sur la barque de Boston, dont ils s'étaient emparés, et arrivèrent à Québec, où la conduite qu'ils avaient tenue à l'égard des Anglais ne plut pas aux inté-